

le valet reconnaisse Zlato Vlaska parmi ses onze sœurs, toutes semblables à elle, sauf la chevelure. Une mouche l'aide dans cette dernière épreuve. Il revient chez le vieux roi son maître avec la belle, et le roi lui fait couper le cou. Zlato Vlaska le ressuscite avec l'eau de la vie, plus beau et plus jeune. L'expérience paraît si belle au vieux roi qu'il veut la tenter. Mais les fioles sont vides et il ne ressuscite pas. Les deux jeunes gens se marient.

C'est la conclusion du conte basque, avec un incident en plus.

La princesse de Trémèzeuour a aussi des cheveux d'or. Un palefrenier du roi en a trouvé une mèche et le roi ordonne à Gwillern d'aller lui chercher la belle qui porte de tels cheveux. Il monte une pouliche fée qui lui donne ses conseils dans les cas embarrassants. En chemin il rejette à l'eau un poisson qui pâme, il délivre un géant enchaîné. La princesse veut essayer la pouliche qui l'emporte avec Gwillern chez le roi. Elle ne l'épousera que lorsqu'on lui aura rapporté son anneau tombé dans la mer, amené son cheval (une bête enragée), et apporté son propre château. Le poisson, la pouliche, le géant viennent à bout de ces aventures. Le roi épouse la princesse, Gwillern une autre princesse, qui était la pouliche.

Plusieurs éléments étrangers se joignent au récit fondamental. L'éducation de la pouliche, et tous ses exploits se retrouvent en effet dans d'autres contes : V. Grimm et Dasent. *Dapplegrim*.

Le langage des oiseaux dérobé paraît aussi une addition au conte tchèque. V. Grimm, *la langue des bêtes*.

Les deux types ont d'ailleurs plusieurs épreuves communes.

Le conte de Mme d'Aulnoy a laissé sa trace dans notre récit. Un *page* basque a-t-il jamais existé ?

103. L'ÉPOUSÉE A LA RECHERCHE DE SON MARI

Un père avait trois filles, plus jolies l'une que l'autre.

Un jour qu'il était allé à la chasse, il entendit un terrible bruit dans la forêt et vit venir à lui un Heren-Sugué d'aspect effrayant qui renversait un arbre de chaque mouvement de sa queue. Ce Heren-Sugué s'arrêta devant le chasseur et, d'une voix qui ressemblait au mugissement de cent bœufs, lui dit : « Si tu ne me donnes pour femme une de tes trois jolies filles, je ne ferai de toi

qu'une bouchée. » Le pauvre homme épouvanté trouva à peine la force de répondre : « Monseigneur, je vous promets de vous donner une de mes filles en mariage » ; puis il s'enfuit à la maison.

Là il s'agissait de tenir sa promesse. Mais au premier mot qu'il hasarda sur le gendre qu'il voulait, l'aînée des filles dit d'un ton sec : « Arrivera qui pourra ; j'aime mieux être mangée que de devenir la femme d'un monstre. — Et moi, ajouta la cadette, je pense comme ma sœur et ne veux, à aucun prix, d'un Heren-Sugué pour mari. »

Le pauvre homme demeura tout interloqué. Que faire ? Pouvait-il raisonnablement forcer ces deux charmantes créatures, ses propres filles, à accepter un mariage si extravagant ? Il n'osait même pas interroger la plus jeune.

Mais la plus jeune de ses filles, prévenant sa demande et le caressant, lui dit : « Mon père, ne vous attristez point. Plutôt que de vous laisser manger par le Heren-Sugué, j'irai vers lui et je deviendrai sa femme. »

Elle n'en dit pas plus et, se laissant conduire par son père, elle alla au Heren-Sugué qui la reçut avec un grognement de plaisir et se mit aussitôt en route vers sa demeure. Elle le suivait avec angoisse.

Ils arrivèrent à la brune. Et la demeure du Heren-Sugué était un beau château, où une table bien servie les attendait ; et le Heren-Sugué, du coucher au lever du soleil, devenait un bel adolescent. Quand le jour arrivait, il sortait du château sous sa forme effrayante de dragon et restait dehors jusqu'au soir, pour ne pas être vu de sa femme. Et vous pensez bien que la nouvelle épousée qui avait craint tout autre chose, se trouva satisfaite de sa position et qu'elle ne tarda pas à raffoler de son mari.

Cependant, au bout de quelque temps, il lui prit envie de revoir sa famille. Son mari lui dit : « Je vous laisserai aller puisque vous le désirez, mais vous me jurerez que vous ne dévoilerez à personne rien de ce qui se passe ici et dont vous avez été témoin. » Elle jura bien volontiers et se rendit à la maison de son père.

A peine arrivée elle eut à répondre à mille questions. Son mari était-il aimable ? Quelle langue parlait-il ? Et sa demeure ? Était-ce

une caverne ? A quoi passait-t-elle son temps ? Se plaisait-elle bien dans sa position ?

Oui. Certainement elle se plaisait dans sa position. Son mari avait pour elle toutes les prévenances : il ne lui refusait rien de ce qui lui passait par la tête. La maison qu'elle habitait ne ressemblait en rien à une caverne et il y avait dedans toute sorte de belles choses. En somme, elle était la plus heureuse des femmes et avait rencontré le meilleur des maris.

« Vous avez beau dire, ma sœur, fit l'aînée, vous n'en êtes pas moins la femme d'un horrible Heren-Sugué, et je ne voudrais, pour rien au monde, être à votre place. — Le ciel nous préserve des dragons » ajouta la cadette. Elles en dirent tant que la jeune éponsée, poussée à bout par leurs sarcasmes, oublia sa promesse : « Qu'appellez-vous femme d'un dragon ? dit-elle, sachez que mon mari n'est pas plus dragon que vous, et qu'il est plus beau garçon que ne seront jamais vos maris, si jamais vous en trouvez. » Elle n'eut pas plutôt prononcé ces mots qu'elle se sentit un coup au cœur. Elle vit qu'elle avait désobéi, et le remords la saisit. Elle hâta donc ses adieux à son père et à ses sœurs et revint au château.

Son mari l'attendait : « Avez-vous, lui demanda-t-il, été fidèle à la promesse que vous m'avez faite de ne point dévoiler mon secret à vos sœurs et à vos autres parents ? » Elle essaya de dire qu'elle avait été fidèle ; mais elle vit bien qu'il savait tout ce qui s'était passé. « Malheureuse, lui dit-il en courroux, oserez-vous m'assurer de votre foi quand mes souffrances vous donnent un démenti ? Elles devaient se terminer aujourd'hui ; le temps de mes épreuves était accompli, et voilà que, grâce à vous, je vais errer sept ans encore. Et vous, qui m'aimez, vous me chercherez en vain par le monde et vous ne me trouverez pas. Vos souliers, fussent-ils de fer, s'useraient à cette vaine recherche ».

Il partit après ces mots. Mais il laissa à sa femme une quenouille d'or, un fuseau d'or et un dévidoir d'or.

La jeune femme prit la quenouille d'or, le fuseau d'or et le dévidoir d'or et partit aussi pour suivre son mari. Pendant sept longues années elle marcha sans apprendre rien de lui.

Un soir, épuisée de fatigue, elle arriva chez le frère du Soleil. Elle pria la dame de la maison de lui permettre de se reposer chez elle pendant cette seule nuit. La dame lui répondit : « De

bon cœur je vous recevrais, ma chère, mais je crains que vous n'eussiez à le regretter ensuite. Tout à l'heure va rentrer mon mari, après avoir passé la journée à forger des tonnerres et s'il découvre qu'un chrétien s'est caché chez lui, il vous mangera ».

La pauvre abandonnée n'en était pas à craindre d'être mangée. Il était nuit ; elle ne pouvait, fatiguée comme elle était, continuer sa route. Il devait se trouver dans la maison quelque coin où elle pût se reposer et prendre des forces. Elle parla si bien que la dame en eût pitié.

Le frère du Soleil ne tarda pas à rentrer. Il s'en allait flairant ça et là et disait à sa femme : « Quelle odeur est-ce qu'il y a chez nous, que je ne sentais pas hier ? On dirait l'odeur de chrétien. — Homme, il n'y a point de chrétien ici ; vous vous trompez. Tout à l'heure il a passé devant notre porte un troupeau de moutons appartenant à des chrétiens. C'est là l'odeur que vous sentez ». La femme détourna de cette façon les soupçons de son mari et le lendemain, avant le jour, elle fit sortir secrètement la voyageuse.

Le même soir elle arriva chez le Soleil. Une vieille, toute noire et brûlée, vint lui ouvrir. C'était la mère du Soleil. La jeune femme lui demanda un gîte pour cette seule nuit. « Oui, oui, de bien bon cœur, dit la vieille, je vous donnerai un gîte ; car notre maison est grande ; mais mon fils rentrera bientôt, et il vous brûlera ».

L'abandonnée n'en était pas à craindre d'être brûlée. Cependant, par précaution, elle se laissa enfermer dans une antique armoire, assez spacieuse pour qu'elle s'y reposât à l'aise.

Le Soleil arriva tard.

La vieille lui demanda où il avait été retenu. Le Soleil lui dit : « Mon frère manquait de feu à sa forge et j'ai fait rougir ses fers pendant qu'il forgeait les tonnerres. Éveillez-moi de bon matin demain, je vous prie. Il y aura une belle noce à la ville prochaine et je veux éclairer la fête ».

Du fond de son armoire, la jeune femme comprit qu'il s'agissait de son mari. Les sept ans d'épreuve s'étaient écoulés sans nouvel encombre et le Heren-Sugué, redevenu un beau prince, allait prendre une autre femme. Elle écouta avec attention ce que disaient le Soleil et sa mère et, confiante dans son bon droit et son affection, elle arrêta la conduite qu'elle devait tenir.

Elle se mit en route avant le Soleil, marcha sans s'arrêter et

arriva après trois jours à la ville. Une fois là, elle alla tout droit offrir ses services de fileuse dans la maison de son mari. Le nouveau ménage avait besoin de linge et on l'accueillit.

Enfermée dans sa chambre, elle travailla de tout son cœur avec le fuseau d'or, la quenouille d'or et le dévidoir d'or. Et il arriva que la maîtresse de la maison entra un jour dans cette chambre et vit les riches instruments dont se servait la pauvre fileuse.

« Qui a jamais entendu parler, dit-elle, d'une quenouille et d'un fuseau d'or pour filer du chanvre ?

— C'est chez nous la méthode, madame.

— Et de qui tenez-vous ces jolies choses, madame ?

— De ma mère. Est-ce que ce dévidoir vous plait, madame, et le fuseau et la quenouille ?

— Etes-vous disposée à vous en défaire ?

— Ils ne conviennent guère à une pauvre servante, et je puis filer tout aussi bien avec une quenouille de bois, un fuseau de bois et un dévidoir de bois.

— Et quel prix en voulez-vous ?

— Je vous les donnerai en pur don, pourvu que vous m'accordiez de voir notre maître en particulier, une minute.

— Vous n'êtes pas bien exigeante, ma petite, et je vous permets de voir mon mari autant qu'il vous plaira, en échange de votre attirail, et même je vous donnerai, par dessus le marché, une quenouille de bois, un fuseau de bois et un dévidoir de bois. »

Ainsi, après sept longues années, elle reparut devant celui qu'elle aimait et qui l'avait oubliée. Mais il la reconnut.

Il convia à diner pour le lendemain ses amis et les notables des environs, et à la fin du repas leur posa cette question : « Un homme s'est marié il y a sept ans. Il a été obligé de quitter sa femme. Puis croyant, après sept ans, qu'elle était morte, il s'est remarié. Et maintenant il a deux femmes, car il a retrouvé la première. A votre avis, que doit-il faire et quelle femme est-il tenu de garder ? »

D'une commune voix, tous les convives déclarèrent que les droits de la première femme étaient seuls légitimes, et ceux de l'autre nuls.

Alors l'époux : « Je suis, dit-il, l'homme dont je viens de parler. Voici ma première femme, cette fileuse, que j'avais perdue

et que j'ai retrouvée. Sur votre avis, je la reprends avec moi, et je rendrai à ses parents celle que je viens d'épouser ».

Webster, *Basq. leg.* p. 38 : *The serpent in the Wood*. — Bladé : *Contes agenais*, p. 1 : *Peau d'âne*. — Luzel, *Archiv. des missions scient.* tom. VII : *L'homme poulain*. — Grimm : *Le château du lion*. — Asbjornsen, tr. Dasent : *East o' the Sun*, etc. — Apulée, *Métam.* liv. IV et V, etc. Cf. la note de M. Kóhler sur le conte agenais.

Webster. Trois filles d'un veuf quittent la maison l'une après l'autre pour voir le monde. Les deux aînées rencontrant toujours des faucheurs ou des faneurs se fatiguent et reviennent. La cadette pénètre dans la forêt où un serpent la retient. C'est un fils de roi qui doit reprendre dans deux jours et définitivement la forme humaine qu'il revêtait seulement la nuit. La jeune femme saisit ce moment pour aller voir son père. Le fils de roi lui recommande de revenir avant deux jours, sinon elle ne le trouvera plus qu'après sept ans, ayant usé six paires de souliers de cuir et une paire de souliers d'acier. Il lui donne un fuseau d'or et un mouchoir de soie.

Le père retient sa fille pendant quatre jours. L'épouse délaissée part à la recherche de son mari. Après sept ans elle a usé les sept paires de souliers et arrive dans la ville où son mari est sur le point de prendre une autre femme. Elle entre dans la maison comme fileuse. La reine mère la reconnaît à la vue du mouchoir de soie. Au festin de noces le prince pose la question à ses amis : « J'ai perdu la clef de mon secrétaire. J'en ai fait faire une autre, après quoi j'ai retrouvé la clef perdue. Dois-je me servir de la première ou de la seconde? » La fiancée répond : « Si la première allait bien, pourquoi essayer de l'autre? » Le prince la renvoie à ses parents.

On voit que cette version diffère de la nôtre par l'exposition, la scène dans la maison paternelle et les incidents du voyage.

Bladé. Les incidents du voyage manquent. Quand *Peau d'âne* retrouve son mari qui est le roi de France, nouvellement remarié, elle obtient de la reine de partager le lit du roi, moyennant le don du fuseau d'or et d'autres bijoux. Mais le roi, endormi par un narcotique, n'entend pas les plaintes de sa femme les deux premières nuit. Il la reconnaît à la troisième.

Une variante de Sainte-Engrâce nous donne cet incident : « Serpent vert! serpent vert! Souviens-toi de la pauvre Elisa ». On le retrouve aussi dans Grimm : *Le château du lion*; dans Chambers : *Le taureau noir d'Ecosse*, et dans Dasent. Il est probable qu'il figurait aussi dans notre version où il est encore indiqué.

Asbjornsen. Un ours blanc obtient en mariage une jolie fille. C'est un prince enchanté, qui redevient un bel adolescent toutes les nuits. La jeune femme va voir ses parents, et ne peut répondre aux questions indiscrettes que lui fait sa mère. *Elle n'a jamais eu son mari* sous sa forme nocturne. La mère lui donne un bout de chandelle pour l'examiner à son aise. C'est ce qu'elle fait la nuit suivante. Mais pendant l'opération trois gouttes de suif tombent sur le prince et l'éveillent. Le mal est fait, car *elle ne devrait pas voir son mari*. Il est condamné à épouser la princesse au nez de trois aunes et à habiter le château à l'Est du Soleil et à l'Ouest de la Lune. Il disparaît et sa femme va à sa recherche. Trois vieilles lui donnent une pomme, un peigne, un rouet d'or. Elle arrive à la maison du vent d'Est, lequel la renvoie au vent d'Ouest, qui la renvoie au vent du Sud, qui la renvoie au vent du Nord. Celui-ci la transporte au château de la princesse au long nez. Elle obtient de passer trois nuits dans la chambre du prince, en échange de ses joujoux. Le prince la reconnaît à la troisième nuit. Il déclare qu'il prendra pour femme celle qui fera disparaître de sa chemise les trois tâches de suif. Les Trolls échouent et en crèvent de rage. La jeune femme recouvre son mari.

Dans le conte de Luzel, *L'homme poulain*, les trois tâches à enlever sont du sang.

Le conte scandinave est celui avec lequel le nôtre a le plus d'analogie. Et tous les deux se rattachent, non-seulement par les lignes principales, mais aussi par des incidents semblables, au conte qu'on lit dans Apulée, et qui a les caractères d'un mythe. Le principe du récit est contenu dans la défense que fait Cupidon à Psyché de chercher à le voir. Sitôt qu'elle l'aura vu, elle le perdra : « *Meos vultus non videbis, si videris* ». Ce sont les paroles que dirait à l'Aurore un Soleil levant; et l'Amour est un Soleil levant. Psyché, quelque sens qu'ait son nom, peut donc être considérée comme une Aurore. Elle a voulu voir l'Amour, malgré

sa défense et lui échappe. Elle s'égaré dans la nuit jusqu'à ce qu'elle le trouve au bout du monde, Aurore vespérale, et renouvelle avec lui l'union interrompue pendant le jour.

Le nom de Psyché, la présence du mythe dans la métamorphose annoncent assez que, l'auteur attachait un sens mystique au récit ; mais ce sens n'était qu'une addition comprise des initiés, et le mythe était populaire auparavant. C'est une vieille qui le raconte.

LES DAMES AFFLIGÉES

104. LA RECLUSE DÉLIVRÉE.

« Il y avait une fois deux sœurs, l'une aussi bonne que belle, l'autre aussi laide qu'elle était maligne.

Des deux sœurs la préférée était celle-ci. Ses parents ne voyaient que par ses yeux et traitaient ses sottises de gentilleses. Quant à la cadette, il n'est sorte de misères qu'ils ne lui fissent endurer.

La Mère Vierge qui est la patronne des affligés, en eut pitié. Elle lui apparut un jour et lui dit : « Ma fille, tu souffres sans te plaindre les mauvais procédés de tes parents. Je veux à cause de cela te venir en aide et te mettre en état de n'avoir besoin de personne pour vivre. Ecoute bien ce que tu devras faire.

Les Lamignas de la maison voisine cherchent en ce moment une servante. Ils t'accepteront si tu te présentes chez eux. Ensuite ils te donneront des ordres étranges : de briser la vaisselle, de mettre les lits en désordre, de frapper les enfants jusqu'à les tuer et de piocher le sol de la cuisine. Tu te garderas bien d'en rien faire. Au contraire, tu nettoieras soigneusement la cuisine ; tu mettras le pot sur le feu ; tu peigneras et débarbouilleras les enfants et tu feras proprement les lits. Au bout de l'an on t'offrira, pour tes gages, de choisir entre un cheval de prix et une rosse, entre une cruchée d'or et une cruchée de charbon. Tu choisiras la cruchée de charbon et la rosse. »